

... avait ess... sous le pont
Austaritz, le... acier qui renfermait
la caisse de secours, mais que, ne pouvant y
parvenir, il l'avait jeté dans la Seine.

L'argent qu'il portait caché se composait
principalement d'argent et de billon sou-
trahés par lui dans une petite boîte en bois qui
se trouvait aussi dans le placard. Il avait
changé en ce numéraire.

Nicolas a été reconnu pour être l'auteur de
différents vols de provisions.

On va opérer des fouilles dans la Seine
pour vérifier ses déclarations et tâcher de re-
trouver la cassette. Nicolas a été immédiate-
ment écroué.

**Deux orangs-outangs au Jardin d'Accli-
mation.** — Le Jardin d'acclimatation du
bois de Boulogne vient de recevoir deux
orang-outangs (hommes des bois) mâles,
adultes, d'une taille gigantesque (1 m. 70),
plus grands que bien des hommes.

Jamais il n'a été donné à des Européens de
voir vivants et d'étudier de près des êtres
aussi remarquables, des spécimens aussi
âgés (vingt-cinq et trente-cinq ans) et aussi
grands que les deux énormes orangs dont
nous parlons.

L'homme est toujours resté confondu de la
similitude qui existe entre la conformation
des singes et la sienne, mais devant des
orang de notre taille et dix fois plus forts
que nous, devant ces êtres dont l'aspect est
plutôt humain que bestial, l'étonnement de-
vient presque de la stupeur.

Tout Paris va défiler devant ces singes an-
thropomorphes qui constituent une exhibition
extraordinaire et « telle que l'on n'a pas oc-
casion d'en voir deux fois en sa vie, » a dit le
savant directeur du Jardin zoologique d'An-
vers qui a admiré ces orangs à leur débar-
quement.

Une adjudication manquée. — Hier ma-
tin trente-deux soumissionnaires étaient réu-
nis dans les bureaux de l'intendance, rue de
Latour-Maubourg. Il s'agissait d'une grosse
adjudication de 10,000 quintaux de viande
française de conserve, représentant une
somme d'environ 3,500,000 fr. Les offres faites
ont varié entre 197 fr. les 100 kilos et 420 fr.
Tous ces chiffres étant supérieurs au maxi-
mum fixé par le ministère de la guerre, l'ad-
judication n'a pu aboutir, et les trente-concur-
rents sont partis fort mécontents.

Jean de la Tour.

PARIS AU THÉÂTRE

Académie nationale de musique : Première
représentation de *Gwendoline*, opéra en trois
actes, poème de M. Catulle Mendès; musique
de M. Emmanuel Chabrier.

J'assistais à la première représentation de
Gwendoline à Bruxelles, le 10 avril 1886.
Auparavant, trois ans plus tôt, j'étais partie
active, presque participante, à l'audition to-
tale de l'œuvre, qui fut donnée dans les salons
des éditeurs Enoch et Costalat; on ne s'en
souvient guère, mais cela me suffit pour dire
que rien de la genèse de cet opéra ne m'est
étranger et que personne, si ce n'est l'auteur,
n'en possède plus que moi, qui le sais par
cœur, et l'économie générale et les moindres
détails, jusques et y compris les plus intimes
minuties d'une musique à part, en marge des
autres, toute de tempérament, de nerfs, de
cerveau, de cœur aussi, telle en somme que
pas une autre partition connue ne puisse rai-
sonnablement lui être comparée.

On la joue enfin à l'Opéra, cette boulever-
sante *Gwendoline*. On l'y joue assez mal, il
est vrai, — et je dirai pourquoi tout à l'heure;
mais telle est la puissance, l'irrésistible force
de ses accents que, quand même, le succès
éclate, triomphal, absolu, et que, dans les
couloirs, se répand la foule des enthousias-
tes, chauffée à blanc jusqu'à déclarer magni-
fique ce qui n'est que médiocre, jusqu'à dé-
créter d'admirable un interprète qui ne
donne même pas une idée de son personnage!
Que serait-ce donc, si...? — Mais n'anti-
cipons pas.

Gwendoline est le premier ouvrage d'ha-
leine de M. Chabrier, un compositeur au
tempérament exceptionnellement vigoureux
et à la sensibilité étonnamment expressive.
Je ne puis résister au plaisir de citer le por-
trait, si exact, qu'en traça M. Catulle Men-
dès. « Ce qui place Emmanuel Chabrier hors
» de tout système, hors de toute école, hors
» de toute comparaison possible avec aucun
» musicien moderne, c'est l'intensité vrai-
» ment prodigieuse de la Vie. Nul, à l'égal
» de lui, ne possède cette exubérance de
» force, cette exaspération d'énergie, cette
» perpétuelle éruption d'être, qui se déchai-
» nent irrésistiblement à travers son œuvre.
» Son talent, par l'excès, devient génie. Sa
» tendresse va jusqu'aux plus déchirantes
» délices, jusqu'aux plus énervantes extases,
» jusqu'au trépas des pâmoisons suprêmes;
» sa violence s'érige aux plus forcenées ou-
» trances, aux plus atroces paroxysmes...
» Certes, en ce temps de raffinements précieu-
» sement modérés, de minuties techniques
» qui cernent l'essor de l'instinct, en ce temps
» où il semble que l'art ait peur de la pas-
» sion, cet épanouissement suprême; cela
» est beau un tel emportement, forcené et in-
» tarissable. »

Assurément, ceux qui entendront *Gwen-
doline* à l'Opéra, n'y verront pas tout cela;
et pourtant tout cela y est; mais...

Mais, inutile de poète Mendès, et revenons
sur terre pour accomplir notre besogne de
critique consciencieux autant que désillu-
sionné.

Gwendoline apparaît comme la formule pré-
cise de ce que doit être le drame lyrique mo-
derne, s'il veut donner, à la fois, satisfaction
aux légitimes revendications des avancés et
aux non moins légitimes exigences des parti-
sans de l'âge mélodique.

Gwendoline est un magnifique coup droit
porté à la race encombrante et pullulante des
fruits secs.

Un Français qui ne débambule point dans
le brouillard, qui chante clair et va droit son
chemin, la bonne, la reconfortante chose!

A la nature chaude, tout à la fois rude,
sensible, catacolante et passionnée de Cha-
brier, il fallait un poème de Catulle Mendès,
c'est-à-dire des vers tour à tour audacieux,
tendres, empanachés et calins.

Le libretto de *Gwendoline* a tout cela. Il
est de combinaison on ne peut plus simple,
mais il est supérieurement et extraordinairement
lyrique, et c'est ce lyrisme même qui a
si bien servi l'imagination ardente du musi-
cien, et qui lui a donné des ailes pour s'envo-
ler jusqu'aux hauteurs où plane la radieuse
et divine Mélodie.

C'est une légende danoise du huitième
siècle, qui ne met en scène que trois person-
nes: Harald, un farouche Danois, le roi des
mers et des pirates, sorte de sauvage sangui-
naire et brutal; Gwendoline, la blonde et
poétique Saxonne, toute frêle et charmante,
« encline au rire avec des pitiés et des rêve-
ries »; le vieil Arnel, le père de Gwendoline,
fier chef de pêcheries, sur les côtes de la
Grande-Bretagne.

Harald débarque avec sa bande, prêt à tout
pillier, à tout dévaster; il rencontre Gwen-
doline et, à l'aspect de l'adorable enfant, il se
sent envahi par un sentiment nouveau. Il
était chaste, il était vierge, et la vue d'une
jeune fille a transfiguré la brute. Le loup s'est
fait agneau. Il veut Gwendoline.

Le vieil Arnel, contraint de céder à la force,
préside lui-même à la cérémonie des épou-
sailles.

La rage au cœur, il bénit les fiancés. — en
un épithalame qui est, certes, une des plus
grandioses pages de musique qu'on ait en-
tendues depuis vingt ans — mais c'est pour
mieux se venger d'Harald. En effet, durant
que les Danois se livrent aux griseries de
l'hydromel, les Saxons incendient leurs navi-
res et leur coupent la retraite. Harald, aculé,
est frappé à mort, tenant Gwendoline entre
ses bras, pendant que montent les flammes
de la rouge apothéose vers le paradis d'Odin,
où seront réunis les deux amants...

Chabrier a écrit sur ce poème des pages
emportées et exquis, où s'accumulent avec
une incroyable richesse toutes les ressources
de l'art le plus moderne qui fut jamais; mais
la sage pondération de son esprit créateur l'a
toujours — ou presque toujours — mis en
garde contre l'envahissement de l'idée par la
symphonie et toutes ses richesses polyphoni-
ques; je veux dire que la mélodie reste quand
même l'apanage exclusif des chanteurs et
que l'orchestre, si fécond soit-il en com-
mentaires ingénieux, conserve sa fonction
d'accompagnateur, sans prépondérance obli-
gatoire.

Gwendoline est donc simplement la revan-
che de la logique française — non sur Wagner,
que je respecte et j'admire — mais sur la
tourbe impuissante et infâme des contrefac-
teurs germanomanes.

C'est, en un mot, le triomphe des doctrines
que je ne cesse — et ne cesserai — de défendre.

Certes, lorsqu'il s'agit d'une œuvre telle
que celle de Chabrier et qui marque un *sum-
mum* de difficultés, non pour la compréhen-
sion, grands dieux! (l'eau de roche n'est pas
plus claire) mais au point de vue de l'exé-
cution, il est jusqu'à un certain point valeu-
reux de la part de l'Opéra de s'en tirer assez con-
venablement; mais, néanmoins, je dois à la vérité
de reconnaître que l'ensemble de l'exécution
reste très inférieur à la hauteur de la parti-
tion.

D'où cette faiblesse, évidente pour ceux qui
possèdent bien l'œuvre, peut-elle provenir,
étant donné qu'individuellement il n'est pos-
sible d'incriminer personne? Je croirai mettre
le doigt sur la plaie en déclarant que *Gwen-
doline*, opéra essentiellement à part, — en
marge, je l'ai dit, — est monté comme une
pièce ordinaire du répertoire. Tels les *Hugue-
nots* ou tel *Faust*; telle *Gwendoline*. Or,
Gwendoline est à ces ouvrages ce que le tor-
rent dévastateur est aux fleuves majestueux.

Qu'on me comprenne bien: j'aime passion-
nément les *Huguenots* et *Faust*; mais ils
ont leur sens! *Gwendoline* a le sien. Et il se
trouve que le sien est totalement différent de
celui des autres.

Et vous la mettez dans le même moule!

Quelle erreur, quelle aberration!

Aussi l'orchestre est quelconque; son chef,
M. Mangin, lui est de beaucoup supérieur en
sa fougue rythmique et précise. Les chœurs
sont quelconques aussi. — Le tout très pro-
pre, cela va sans dire, très correct, très fait,
très Académie nationale de musique; mais,
voilà, ils parlent tous une langue également
quelconque, celle de X, de Y, de Z; ils ne
parlent pas celle de Chabrier.

Et que j'en ai vu d'ouvrages supérieurs, ir-

parfaitement tués par une interprétation qui ramenait cependant le rôle au sort. Mais ce n'est pas tout des meilleures volontés. Individuellement, les artistes chanteurs y trouvaient grand succès, et pourtant le compositeur en mourait, trahi en son œuvre vive par le succès même de ses interprètes acclamés.

Que si l'on veut bien réfléchir un moment on comprendra toute la criante vérité qui se dissimule sous cette affirmation à l'apparence paradoxale.

Il va sans dire que je vise là l'ensemble, ou — si je puis ainsi parler, — l'atmosphère générale insufflée, laquelle est autre que celle qu'il faudrait respirer; car, si j'en viens à Mlle Berthet (Gwendoline), je n'ai que des éloges à lui distribuer, pour la façon vraiment intéressante et poétique dont elle a composé son personnage complexe, si difficile, qu'elle chante de voix claire, souple, étendue, avec tantôt des grâces charmantes, tantôt des accents pathétiques qu'on ne lui soupçonnait point. Elle est la note lumineuse, la seule vraie, la seule conforme.

Que n'en puis-je dire autant de M. Renaud! Ce consciencieux artiste, cet appréciable chanteur ne s'est-il pas avisé de nous présenter un Harald « en beauté »! Un Harald don Juan! qui chanterait sa partie comme celle d'Alphonse de la *Favorite*! « Farouche, aux grands cheveux roux, la barbe brue, tout l'air pesant, et vêtu de peaux de bêtes marines, » ainsi parle cependant le texte. Ou a-t-on vu cet Harald-là avec le bellâtre à la guimauve que nous montre M. Renaud? Et cette voix qui appartient au domaine de la « romance à Madame », le son joli, adouci, miellé; du chant mou, à intervalles bayeux, à fins de phrases pâmées (?) Vraiment, il oublie trop ses origines, ce gaillard-là! Je les lui rappelle:

Je vis dans la bourrasque amère,
Je suis né sur le flot mouvant;
Mes compagnons m'ont dit souvent
Que la tempête était ma mère
Et que mon père était le vent!

Avec M. Renaud la tempête est d'iris et le vent de chez Lubin. C'est une pitié! Il a beaucoup de succès. — Naturellement.

Leuons M. Vaguet, le vieil Armel, solide de voix et crâne de prestance, et finissons par l'essentiel, à savoir que Gwendoline, malgré tout, a triomphé et que les auteurs ont été longuement acclamés...

C'est égal, ô les fervents de Chabrier, mes frères! ne trouvez-vous pas que cette Gwendoline — de Paris et à l'instar — semble un beau livre ouvert, où l'Opéra n'a pas su lire?...

Léon Kerst.